

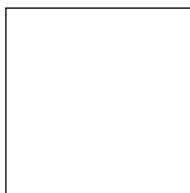


## Écologie urbaine

**P**OUR VOUS PARLER DE CE PROJET qui est en cours de réalisation à Aubervilliers, je vais un peu remonter dans le temps.

Pendant de nombreuses années, très exactement de 1974 à 1989, j'ai vécu et travaillé à la clinique de La Borde, dans le Loir et Cher, dirigée par le Dr. Jean Oury et par Félix Guattari. La Borde, c'est presque un village, bien sûr un peu particulier. C'est un lieu où la psychose a eu et continue à avoir, droit de cité. Un des paris fondateurs de La Borde, – ç'en a aussi été un à Saint-Alban –, c'est qu'on puisse être psychotique et avoir une vie sociale. Une des conditions de ce pari c'est d'arriver à une civilisation spécifique, qui puisse par exemple tenir compte de l'inconscient, et sans forcément en faire tout un plat.

De La Borde, qu'on fasse partie des soignants ou des soignés, il arrive qu'on sorte de temps à autre. Pour beaucoup d'entre nous, surtout ceux qui, comme moi, habitaient dans la clinique, pendant plusieurs années, le principal trajet « extérieur », celui que nous connaissions le mieux, que nous utilisions le plus, était le trajet quasi rectiligne, – une sorte de toboggan à une seule côte, on est en Sologne –, qui menait à la gare de Blois, où nous prenions le train pour Paris. La Borde est un univers sans murs. La plupart du temps, je quittai la clinique le mardi pour débarquer quasi directement dans les locaux de l'Université Paris VII, à peu près deux heures et demi plus tard. J'étais comme transférée, transvasée d'un univers à un autre.



**Agnès Bertomeu est psychologue et écrivain.**

À « l'intérieur » de La Borde les trajets, les itinéraires, étaient multiples, composant une symphonie du quotidien, la marche des plateaux du matin partis de la pharmacie jusqu'au rez-de-chaussée du château et au petit déjeuner, l'avancée de Pilorge vers la deux chevaux, et au loin, en lisière de forêt et de pelouse, la traversée de Fordier et son béret couleur du temps, passé de pluie et de soleil, entouré des canards, tout un déroulement, une mise en marche...

Arrivée à Paris, et voyageant dans le métro, je me demandais si La Borde ne m'avait pas dotée avant de me lâcher d'une capacité à voir les gens et les lieux, les rues, différente de celle des citadins chroniques. Sans être ni étrangère ni en visite, j'étais dans un état d'étrangeté non répertorié. Cela renouait avec un plaisir de la ville. Je suis un enfant des villes et je les aime. Le rassemblement urbain est pour moi quelque chose d'extraordinaire. Les vibrations des lumières et des sons, les sensibilités des rues et des quartiers, l'humeur d'un bâtiment ou d'un immeuble sont à mon avis très symphoniques, même et surtout quand il ne s'agit pas de lieux réputés remarquables, déjà trop courtisans pour être vraiment intéressants.

Ainsi, déroulant tout ce chemin qui partait de La Borde, j'arrivai à la psychiatrie de secteur dans la banlieue-Est de la région parisienne. Ce faisant, je voyai se déplier tout ce périple qui – comme les soignés – m'amenait de l'hospitalisation « plein temps » à l'hospitalisation dite de « jour », au Centre d'Accueil et de Crise, puis au C.M.P. (Centre de Consultations). La ville devenait à présent mon « temps plein ». Je pouvais me rendre compte de l'aspect étonnant exceptionnel, que pouvait avoir une boîte aux lettres particulière ou une salle de bains privée, pour celui qui sortait d'années d'hospitalisation. C'est là que j'ai commencé à écrire sur la banlieue.

Je me disais que les psychotiques m'avaient sans doute enseigné une façon de marcher à côté des pompes du surcodage, de déterritorialiser le regard qu'on porte sur la ville, de refaire circuler les esprits. Quand on parle de folie, – et il y a une façon de porter les mots en bandoulière qui devient très agaçante – j'aime bien, pour nettoyer le terrain, – s'il faut absolument recourir au mot –, rappeler le sens médiéval du mot folie, le sens de « courant d'air », vent qui fait tourner les têtes

« insensées », force d'arrachement déterritorialisante. L'époque où Michel Foucault situe la création de l'hôpital général et de ce qu'il appelle le « grand renfermement » c'est aussi le moment où les États-nations liés aux institutions religieuses de la chrétienté, prennent consistance et tracent leurs frontières, en même temps qu'ils s'affirment comme des puissances capables d'en finir avec les guerres et les invasions. L'errance devient suspecte... Au moment où il y a cette prise de consistance des frontières nationales, on enferme tout ce qui erre, qu'il s'agisse d'esprits, de vagabonds, ou de personnes dont l'oisiveté est condamnable.

Retrouvant cette faculté d'errer en ville, quelques siècles plus tard, je me demandai si on ne pourrait pas faire de la « psychothérapie institutionnelle » en ville. D'autant que si je me souvenais bien de certaines histoires de La Borde, initialement, le projet d'Oury, c'était la ville. Le Loir et Cher était venu après, dans toutes sortes de circonstances. Par « faire de la psychothérapie institutionnelle en ville » je ne voulais pas dire créer des établissements de psychothérapie institutionnelle, ici ou là, dans des immeubles, des bâtiments, mais utiliser la ville elle-même et toutes ses potentialités comme on utilise l'établissement dans la psychothérapie institutionnelle. Ça demanderait bien sûr de pouvoir encore inventer la vie, ce qui est la moindre des choses.

Pourquoi les lieux même de la ville ne pourraient-ils pas jouer le jeu, d'autant qu'après tout le milieu de vie des soignés comme celui des soignants, c'est là, dans la ville. De plus, la ville, connaît, aussi, des crises. Dans les années 90, l'augmentation du chômage a installé un grand nombre de personnes non plus dans l'oisiveté condamnable, mais dans l'oisiveté forcée. Le chômeur ou « l'inactif », souffre beaucoup plus d'être assigné à résidence devant son téléviseur que du fait d'être sans travail. Le territoire des « échanges sociaux créatifs » s'est réduit à la peau de chagrin du travail et à l'accès aux produits de la consommation. Et ce ne sont plus les seuls « psychiatisés » qui ont à se confronter avec une quotidienneté devenue problématique pour ne s'arrimer ni au travail ni à l'accès à la consommation.

C'est sur le fond de ces réflexions que j'ai commencé à écrire en 1997, avec Danielle Sivadon le projet de recherche intitulé « Pour une écologie urbaine », d'abord avec l'idée de le

mettre à l'œuvre dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Mais nous n'avions ni l'une ni l'autre le temps de démarcher ce projet, et il a dormi quelques temps, pendant lesquels je continuai à le rêver et à le peaufiner, à amasser des documents, des textes, des événements, des observations. Ceci jusqu'au printemps 2000 où Valérie Marange l'a ressorti des cartons pour le proposer aux *Laboratoires d'Aubervilliers*, dirigés par François Verret, où il a été accueilli par Catherine Leconte et intégré à un chantier plus vaste intitulé « Chantier Folies à Aubervilliers ». La ville d'Aubervilliers est ainsi devenue le territoire de ce projet. Le concept d'écologie urbaine avait été emprunté à Félix Guattari avec ceux d'écologie mentale et d'écologie sociale. Il s'agissait de penser des équilibres souples et inventifs, tenant compte des mutations sociales, techniques, et de ne pas confiner la notion d'écologie aux questions environnementales et de pollution chimique.

C'est donc à Aubervilliers que j'ai pu, comme le disait Tosquelles, me mettre à organiser la fugue. Depuis le mois de juin 2000, nous nous sommes retrouvés, après quelques réunions, une dizaine prêts à s'employer à l'errance organisée : des artistes (comédiens, metteur en scène, plasticiens) proches des Laboratoires d'Aubervilliers et des habitants d'Aubervilliers et de Paris Nord-Est qui se sont sentis chez eux dans cette histoire d'itinéraires, d'équilibres urbains, et de la ville comme terrain d'invention poétique. Par petits groupes de trois le plus souvent, nous faisons des itinéraires dans la ville d'Aubervilliers, des itinéraires décalés du trajet surcodé boulot-maison-institutions, des itinéraires où nous nous racontons la ville que nous découvrons. Le plus souvent, un habitant nous « donne » un itinéraire, comme un cadeau, parfois il vient avec nous ou bien il se contente de nous l'indiquer. Ce groupe a une économie de cueillette : nous ramassons des itinéraires, mais aussi des photos, des textes, des histoires, des objets. Entre les artistes et les autres participants il y a eu des rencontres d'idées, de textes, absolument extraordinaires. Il y a eu l'équivalent de la création de carrefours d'intensités, où tout d'un coup toutes sortes de choses venaient à pouvoir être produites sans qu'il y ait même besoin de prendre des décisions massives.

Toujours pour organiser la fugue, avec le plan d'Aubervilliers, nous avons quelques ouvrages de bord : les lignes d'erre de Fernand Deligny, les voyages de Blaise Cendrars, les dérives psycho-géographiques de Guy Debord, un livre d'Henri Gaudin, des textes de Félix Guattari, des ouvrages de sociologues réalisés dans d'autres villes. L'important c'est d'avoir un regard sur l'espace de la ville qui ne soit pas structuré par un discours majeur, une argumentation massive, mais ce que j'appelle un regard d'ahuri, c'est-à-dire un regard d'enfant, de poète, de malade mental, d'artiste, et de tous ceux qui veulent bien y ressembler. Au final un livre devrait paraître rassemblant textes écrits, (il y en a déjà une dizaine), photos, documents d'archives, lignes d'erre, cartographies historiques et psychogéographiques ainsi qu'une exposition, et plusieurs événements liés à l'intervention des artistes associés.

